

Le 1^{er} conflit mondial et la génération d'Ortega y Gasset

BEATRICE FONCK

(*Institut Catholique de Paris*)

Résumé

La dimension générationnelle de la société est une notion particulièrement récurrente dans l'œuvre de J. Ortega y Gasset. Longtemps décriée par les historiens, puis devenue selon Pierre Nora, une notion qui « nous plonge davantage au cœur de notre perception historique du présent », elle est révélatrice, chez Ortega, d'une volonté d'engagement politique dans un premier temps, puis progressivement conçue comme le sujet de l'histoire et le fondement des changements qui affectent les structures de la société.

Mots clefs : générations, histoire, politique, culture, guerre, crises.

Abstract

The generational dimension of society is a particularly frequent notion in the work of J. Gasset Ortega. For a long time slandered by historians, then becoming, according to Pierre Nora, a notion that "plunges us at the heart of our historic perception of the present", it first reveals, in Ortega, a desire for political commitment, then gradually comes to be conceived as the subject of history and the foundation of the changes that affect the structures of society.

Keywords : generations, history, politics, culture, war, crises.

L'usage du terme « génération », récurrent dans l'œuvre de José Ortega y Gasset, est tout particulièrement explicite à partir de 1914, car il correspond à une période décisive de son engagement politique d'une part et de la gestation de sa pensée philosophique d'autre part¹.

De fait, dès avant l'éclatement du 1^{er} conflit mondial, Ortega s'identifie historiquement à une génération spécifique dont il prétend assumer le rôle d'éclaireur en se fondant sur un renouvellement de la pensée appelé à répondre aux besoins de réforme de son pays.

D'autre part, c'est à l'issue de la guerre qu'il commence à poser les bases de l'idée des générations dans *El tema de nuestro tiempo* qu'il développera ultérieurement dans *En torno a Galileo* en 1933.

Ainsi, au cours de la guerre, Ortega est progressivement passé de l'instrumentalisation d'un terme à connotation sociologique à la dénomination d'un outil méthodologique d'épistémologie historique. D'autre part, dans les premières décennies du XX^e siècle, l'idée de génération, en tant que classification par tranche d'âge d'une école littéraire, d'un groupe d'intellectuels d'une part, ou en tant qu'instrument d'investigation historique d'autre part, fait

¹ Le 23 mars 1914 il prononce son célèbre discours « Vieja y nueva política », en juillet 1914 il publie son premier essai philosophique *Meditaciones del Quijote*.

l'objet de nombreux travaux et de débats en Europe. La réflexion d'Ortega s'inscrit donc pleinement dans cette mouvance de pensée². En effet, dès 1909, il est tout particulièrement impliqué dans la question de l'appartenance générationnelle qui fait l'objet d'un débat avec Azorín et Unamuno et qui l'incite à s'interroger sur le sens de l'histoire et son impact sur l'identité nationale.

On sait aussi que la théorie des générations en histoire proposée par Ortega, puis défendue par son disciple Julián Marías, a fait l'objet de controverses, plus particulièrement de la part des historiens³. Sans entrer dans un débat de spécialistes, l'objet de cette communication se propose de mesurer l'impact du contexte historique de la Première Guerre mondiale sur la gestation d'une conception qui conduit Ortega à conjuguer la vision de l'avenir de sa génération avec l'élaboration d'une théorie interprétative de l'histoire fondée sur le rôle déterminant des générations. Ainsi dans un premier temps nous examinerons comment, avant l'éclatement de la guerre, le jeune philosophe est en train de focaliser l'engagement des intellectuels espagnols autour de l'image symbolique d'une génération fer de lance du renouveau national fondé sur un renouvellement de l'histoire. Puis dans un deuxième temps sera évoqué l'impact des bouleversements politiques, sociologiques et culturels provoqués par la guerre sur la genèse de sa théorie interprétative de l'histoire fondée sur sa propre expérience générationnelle.

I La génération d'Ortega : la construction d'une image symbolique de l'engagement des intellectuels

Rupture et continuité avec la génération de 1898

En 1914, Ortega est manifestement devenu un homme public. La fondation de la *Liga de Educación Política Española* en 1913 et son discours *Vieja et Nueva Política* en mars 1914 le consacrent chef de file d'une génération d'intellectuels dite de 1914⁴. Ceux-ci, par le truchement de conférences à Madrid et en province, d'articles de presse, de manifestations telles que la *Fiesta de Aranjuez en honor de Azorín*⁵, de contacts plus ou moins étroits avec les partis

² Ortega connaît les travaux d'Henri Peyre et de François Mentré, ainsi que ceux de K. Mannheim entre autres.

³ Voir l'état de la question dans le chapitre « La génération » rédigé par Pierre Nora dans *Les lieux de mémoire*, T. III, *Les France* p. 931-971, Paris, Éditions Gallimard, 1992.

⁴ D'après J. Maréchal cette dénomination fut attribuée par Lorenzo LUZURIAGA en 1947 in *La vocación de Manuel Azaña*, Madrid, Alianza editorial 1983, p.68.

⁵ Voir la nouvelle édition de Francisco José Martín, Madrid, Biblioteca Nueva, 2005.

socialiste, radical, républicain et réformiste, ont fait la preuve de militantisme actif. Depuis 1909, notamment, lors de l'arrestation de Francisco Ferrer, puis de son exécution, Ortega s'investit dans le rôle de promoteur de l'ouverture à l'Europe face aux défenseurs d'un casticisme fermé tels que celui d'Unamuno et d'Azorín. Dès cette époque, il prétend un affrontement idéologique violent avec ces derniers pour promouvoir une pédagogie sociale de rupture avec l'ordre ancien : «gravitan sobre nosotros tres siglos de error », pour faire de l'éducation la « fortaleza del Estado» et mettre en œuvre la régénération de l'Espagne qui n'est rien d'autre que son « europeización »⁶. Il adopte ainsi, tout en la gauchisant, la filiation costienne et affiche une communauté d'esprit avec le socialisme de l'époque⁷.

Cependant, à partir de son rapprochement en 1912 avec le réformisme de Melquíades Alvarez, le jeune philosophe renoue progressivement ses relations avec des membres de la génération de 1898 tels que Azorín⁸. Se gardant ainsi de toutes critiques quant aux positions conservatrices de ce dernier, il entend mettre en avant sa conception novatrice de l'histoire.

Il souligne qu'en rejoignant la quête identitaire espagnole de Larra, Azorín s'inscrit dans une démarche qui s'écarte de la conception d'une histoire édifiante ou érudite, pour revitaliser un présent désormais enrichi d'un passé retrouvé grâce à une « reconstruction » de l'histoire de l'Espagne qui dénoncerait, selon lui, la cause principale de son déclin – de sa « maladie » : « le manque de curiosité pour les choses de l'esprit »⁹, autrement dit l'inculture. Ce constat rejoint les préoccupations d'Ortega qui depuis sa jeunesse s'interroge sur le rôle de l'histoire et son épistémologie¹⁰. Dès 1906, il estime que la connaissance de l'histoire est une discipline indispensable, une thérapie vivifiante pour les Espagnols : « resucitemos a los muertos virtuosos de entre los muertos »¹¹, et un tremplin pour le futur : « conviene que el hoy contenga residuos patinosos del ayer y algunas inquietantes anticipaciones del mañana »¹².

⁶ Les citations d'Ortega concernent les *Obras Completas* (O.C.) de José Ortega y Gasset, edición Taurus, Madrid 2010, Tomes I à X. Chaque référence comporte le numéro du tome en chiffres romains et la page correspondante en chiffres arabes. O.C. II, 87.

⁷ Javier Zamora Bonilla, *Ortega y Gasset*, Madrid, Plaza y Janés, 2002, p. 119-133.

⁸ Il publie notamment deux articles élogieux sur *Lecturas españolas* dans *El Imparcial* O.C. I, 535-540.

⁹ O.C. I, 538

¹⁰ Rappelons que les études universitaires d'Ortega s'étaient conclues par un doctorat consacré aux *Terreurs de l'an mille, ou la critique d'une légende*. En explorant les terreurs du Moyen Age, le jeune philosophe cherchait à comprendre le sens d'une absurdité apparente-la superstition-et posait le problème de l'interprétation historique en s'inspirant des thèses des historiens français tels que Michelet, Augustin Thierry, Guizot et Renan voir O.C. T.I, p. 263-317.

¹¹ O.C. I, 107.

¹² O.C. I, 249.

En 1909, il valorise le rôle intégrateur de la célébration des lieux de mémoire tels que l'Ordre de Calatrava : «¿Quién duda que debiera haber un ministerio de la recordación? »¹³.

Il estime que cette vivification de la mémoire contenue dans les œuvres d'Azorín contribue par sa technique pointilliste à reconstituer la « textura de la vida social como las células reconstruyen los tejidos orgánicos »¹⁴. Il ajoute que cette restitution mémorielle du passé renforce la sensation de correspondance entre des situations passées et la nôtre ; en empruntant la formule de Goethe, il compare la technique d'Azorín au « sinfronismo », un néologisme qui désigne les correspondances susceptibles de ranimer la vitalité perdue au contact des similitudes mémorielles. Il souligne entre autre, la capacité de l'écrivain à réduire le passé et le futur à l'unique dimension du présent en dotant ses descriptions d'une « existence virtuelle » capable de réveiller la « vitalité essentielle et symbolique de la réalité »¹⁵.

Dès 1912, revisitant les écrits de son aîné, Ortega commence à entrevoir une conception de l'histoire semblable à une immersion existentielle dans le passé pour y puiser l'énergie nécessaire à la revitalisation des Espagnols, laquelle s'assimile à un phénomène d'identification du flux temporel des générations et du poids de la mémoire sur celles-ci¹⁶.

Ainsi, à la veille de la Première guerre mondiale, la consécration d'Ortega comme chef de file de sa génération s'inscrit dans la reconnaissance d'une filiation spirituelle avec la génération de 1898. Dans cette perspective, en organisant avec Juan Ramón Jiménez l'hommage rendu à Azorín à Aranjuez en novembre 1913 – soit un mois après la fondation de la *Liga de Educación Política Española* – il entend rendre manifeste le désir conjoint des Anciens et des Modernes d'enregistrer des passerelles intergénérationnelles nécessaires à la cohérence du regroupement des intellectuels espagnols autour de son projet de réforme nationale en dehors de tout clivage politique. Les jeunes reconnaissent ainsi le travail accompli par les anciens qui adoubent les plus jeunes¹⁷, lesquels entendent résoudre les problèmes de l'Espagne en termes de compétence, de logique et de clarté.

¹³ O.C. I, 248.

¹⁴ O.C. II, 317.

¹⁵ O.C. I, 537.

¹⁶ A ce stade de sa réflexion sur le temps, c'est-à-dire deux ans avant la guerre, Ortega constate également que chez Baroja la voie anthropologique de la recherche historique s'enrichit d'une perspective mythique qui perpétue sa mémoire (voir son essai *Anatomía de un alma dispersa* O.C. VII, 280)

¹⁷ Quelques jours après l'événement, Azorín dédicace son livre *Lecturas españolas* à Ortega dans les termes suivants : « al inspirador de un grupo que se moldea en la crítica de los valores tradicionales ». Il faut noter cependant l'absence de Miguel de Unamuno qui n'envoie pas de lettre de soutien à l'écrivain comme le font par exemple Valle Inclán, Perez Galdós, Francisco Giner de los Rios, Antonio Machado, Pío Baroja...

La construction d'une sociabilité fondée sur un repère de mémoire collective, le désastre de 1898

Comme nous l'avons évoqué, le discours *Vieja y nueva política* consacre l'émergence du rôle des intellectuels espagnols en politique. En proposant une stratégie qui consiste, parallèlement à la création du parti réformiste, à mettre en œuvre une rénovation nationale dans laquelle la fonction de la culture joue un rôle déterminant, Ortega accorde un rôle prépondérant voire inexorable à l'intervention des intellectuels de sa génération, sous peine de disparition du peuple espagnol : « Y esto no sería tan absolutamente grave como es, si no trajera consigo y significara el fracaso de nuestra generación, y si el fracaso de nuestra generación no fuera tal vez, según los momentos que llegan, posible anuncio del fracaso definitivo de nuestro pueblo »¹⁸.

Cet engagement lui semble désormais inévitable, parce que les récentes élections parlementaires n'ont montré aucune évolution du système politique du fait de l'échec du parti réformiste sur lequel Ortega portait ses espoirs. Il pense donc reprendre lui-même le travail à la base et mettre en œuvre une intériorisation du changement des mentalités pour combattre la vieille politique et la désaffection qu'elle produit auprès des jeunes générations :

«Por esto es menester que nuestra generación se preocupe con toda conciencia, premeditadamente, orgánicamente, del porvenir nacional. Es preciso, en suma, hacer una llamada enérgica a nuestra generación y si no llama quien tenga positivos títulos para llamarla, es forzoso que la llame cualquiera, por ejemplo, yo. »¹⁹.

Dans cette optique, il associe son engagement personnel à un processus de mémorisation générationnelle en intégrant le vécu historique de la génération de 1898 dans les souvenirs de l'enfance douloureuse de sa propre génération :

«que nació a la atención reflexiva en la terrible fecha de 1898 [...] una generación, acaso la primera, que no ha negociado nunca con los tópicos del patriotismo y que [...] al escuchar la palabra España no recuerda a Calderón, ni a Lepanto, no piensa en las victorias de la Cruz, no suscita la imagen de un cielo azul y bajo el un esplendor, si no que meramente siente, y esto que siente es dolor. »²⁰.

Ortega inscrit sa propre génération dans une histoire collective marquée par un désastre guerrier qu'elle a subi, mais dont elle prétend s'affranchir par une intervention spécifique, à caractère pédagogique. Prônant l'efficacité et la compétence, les intellectuels sont chargés d'élaborer une

¹⁸ O.C. I, 712

¹⁹ O.C. I, 712

²⁰ O.C. I, 710

nouvelle politique, sorte de synthèse entre un libéralisme revisité et un socialisme réformiste. Les jeunes générations doivent ainsi, promouvoir la vitalité de l'Espagne, et adopter une « attitude historique » qui doit prendre en main le renouvellement de la « substance nationale », c'est-à-dire la « sensibilité intime de chaque peuple »²¹. De fait, l'analyse du discours *Vieja y nueva política* révèle que l'usage du terme « minorité » est moins fréquent que celui de « génération ». La minorité à laquelle pense Ortega en 1914 ne constitue qu'un maillon au sein de la chaîne des générations lesquelles apparaissent comme le compromis entre la masse et la minorité :

« Yo necesitaba extenderme en estos puntos de vista, y al solicitar a la acción pública a las nuevas generaciones y especialmente a las minorías que viven en ocupaciones intelectuales, no quiero decir que se dejen las exigencias y la fuerza de su intelectualidad en casa [...] Vamos a tender una red de nudos de esfuerzo por todos los ámbitos españoles, red que a la vez será órgano de propaganda y órgano de estudio de derecho nacional ; red, en fin, que forme un sistema nervioso por el que corran vitales oleadas de sensibilidad y automáticas, poderosas corrientes de protestas »²².

Parallèlement il estime que pour visualiser cet éveil de la conscience publique il faut adopter une nouvelle approche littéraire et philosophique de l'identité nationale en procédant à une lecture compréhensive des chefs d'œuvre de la culture espagnole tels que Don Quichotte.

La publication en juillet 1914 de son célèbre essai *Meditaciones del Quijote* propose une nouvelle approche de l'œuvre cervantine qui est contenue dans le célèbre aphorisme : « Yo soy yo y mi circunstancia, si no la salvo a ella no me salvo yo ». Cet aphorisme entend souligner la nécessité d'une prise de conscience de la sociabilité inéluctable du « moi » qui s'appréhende à la fois individuellement et collectivement, devenant ainsi le siège d'une aventure qui se confond avec le flux séculaire et circonstancié de l'histoire. Dans cette perspective, le terme génération, récurrent dans tous ces écrits de l'époque articule les données sociologiques, historiques et philosophiques contenues dans cette maxime.

Ainsi, avant l'éclatement du conflit, le jeune philosophe entend promouvoir une rénovation totale des mentalités espagnoles dont sa génération serait le fer de lance notamment par le biais de l'intervention des intellectuels dans la vie de la cité. S'appuyant sur la renaissance littéraire engagée par ses aînés au lendemain du désastre de 1898 il entend bien la prolonger dans une dynamique de transformation politique et culturelle de la nation dont il rend responsable sa propre génération :

²¹ O.C. I, 713

²² O.C. I, 723, 725

« La magnitud y la gravedad de la empresa podría verter sobre nosotros de un color de peligrosa inmodestia si se tratara de un empeño que libremente habíamos escogido y no de una tarea inalienable, que errores viejos y presentes tibiezas dejan caer sobre los hombros de una generación »²³.

II L'irruption du tragique et les conditions de la rupture générationnelle

La guerre et l'émergence d'un climat d'incertitude

Ortega est loin de rester indifférent à la mondialisation de la guerre à la fois spatiale, par le nombre croissant de nations belligérantes, et viscérale, par l'élargissement de ses conséquences morales et matérielles à l'ensemble de la population civile. Il rédige ses premières réactions au jour le jour, dans des notes personnelles. Dès l'éclatement du conflit il perçoit un embrasement inédit du monde :

« Comienza el incendio del mundo [...] entramos en una época de tal modo azarosa que no puede compararse su periculosidad con circunstancia ninguna del pasado: esto que comienza como comienza es el momento inicial de un nuevo orden en todo, dentro del cual no regirán las normas hasta ahora válidas : la historia tiembla hasta sus raíces, sus flancos se desgajan convulsamente, porque va a parir una nueva realidad. No hay, pues, nada seguro : la palabra seguridad queda provisionalmente en cesantía »²⁴.

Dès août 1914, le philosophe mesure ainsi la répercussion planétaire de l'évènement qui va bouleverser les rapports de force entre les nations, modifier les mœurs et les coutumes et dévoiler les faiblesses des idéologies notamment socialistes face au nationalisme triomphant.

Tout est incertitude : la situation est inédite, l'histoire tremble dans ses racines car les normes en vigueur sont bafouées. Ortega est bouleversé par la violation de la neutralité belge par les Allemands, preuve que désormais une réalité nouvelle va apparaître. C'est le règne de l'insécurité et donc du tragique, signe d'un passage initiatique vers une nouvelle humanité :

« Lo trágico es la máxima disciplina psíquica [...] del otro lado de la guerra, más allá de esa enorme, pavorosa cortina de llamarada que ahora va a cubrirnos el horizonte, comienza una edad suculenta y fertilísima para lo esencialmente humano. Sobre el Terror reanuda la Cabarrús el imperio de la danza y del amor »²⁵.

La guerre, le règne de la violence, deviennent le laboratoire expérimental de l'homme confronté aux fins ultimes, condamné à ne considérer que l'essentiel et à subir une insécurité radicale à

²³ O.C. I, 738

²⁴ O.C. VIII, 383.

²⁵ Opus cit. p. 383.

laquelle il n'a pas été préparé. Aussi la question du devenir humain et particulièrement celle de sa sensibilité devient pour Ortega la question fondamentale à élucider.

La guerre et la mise en péril de l'intégrité de la pensée

À la veille de l'éclatement du conflit, la publication de *Meditación del Quijote* en juillet 1914 venait enrichir la portée du projet réformiste énoncé dans *Vieja y nueva política* d'une volonté de transformation morale et philosophique des mentalités et constituait « el idearium patriótico, estético y científico que una generación enuncia al empezar su vida »²⁶. Cette œuvre aspirait en outre à sublimer la méthode descriptive de la réalité par une volonté compréhensive de celle-ci en vertu de l'« *amor intellectualis* », seul vecteur d'accession à la vérité accordant à la sensibilité un rôle déterminant.

Or le bouleversement de la conjoncture internationale implique un redéploiement du projet réformiste envisagé initialement par Ortega, car le contexte de la neutralité adoptée par l'Espagne génère une instabilité politique exacerbée par l'ampleur et l'agressivité des polémiques suscitées par le choix diplomatique de ses dirigeants. Le jeune philosophe ne songe nullement à remettre en cause la neutralité espagnole. Face à un climat d'opinion de plus en plus troublé par les débats houleux entre germanophiles et alliadophiles, par la propagande orchestrée par les belligérants, par les attaques personnelles dont il fait lui-même l'objet à cause de son alliadophilie jugée peu enthousiaste par la presse internationale²⁷, il entend avant tout rester impartial et défendre sa liberté d'opinion. En même temps, son activité journalistique intense -il fonde successivement trois périodiques : *España* (1915), *El Espectador* (1916), *El Sol* (1917) – défend un pluralisme idéologique de rigueur notamment dans *España* et *El Sol* qui prétend rassembler les intellectuels réformistes, en prônant un patriotisme revigoré au contact de l'élan patriotique des nations belligérantes. Mais les polémiques dont il fait l'objet le conduisent à percevoir progressivement la fracture de l'espace public espagnol et européen quand il dénonce la transformation des intellectuels en agent de propagande²⁸. Il estime que ce dévoiement de la pensée rejoint le phénomène d'embrigadement des foules qu'il avait signalé dès le début de la guerre en constatant le rapide enrôlement des soldats sous les drapeaux en dépit de l'idéal

²⁶ *Meditación del Quijote* edición conmemorativa del Centenario 1914-2014, Alianza Editorial, S.A. Fundación Jose Ortega y Gasset/ Marañón, Fundación Residencia de Estudiantes, Madrid 2014, T.I, 175.

²⁷ C'est notamment le point de vue d'un journaliste français de *La petite Gironde*, J. M. Willemote dans son article du 12 mai 1915 : « Chez les intellectuels espagnols ».

²⁸ Voir « Neutralisme et esprit européen d'après J. Ortega y Gasset », dans *1914 : Neutralités, neutralismes en question*, I. Bockting, B. Fonck, P. Piettre, coord., Bern, Peter Lang 2017.

pacifiste défendu avant-guerre, ainsi que l'accroissement induit du pouvoir de l'Etat sur les individus : « es curioso el poder de absorción que tiene un Estado »²⁹.

Peu à peu la politique intérieure de l'Espagne le déçoit, ainsi que le parti réformiste désormais prêt à collaborer au système en place. En 1916, il préfère donc se retirer sur l'Aventin de *El Espectador* pour dénoncer le déclin de la démocratie et des libertés individuelles³⁰ et guetter les signes avant-coureurs des temps nouveaux, d'autant plus qu'à cette même époque il se rend en Argentine sur une invitation de l'*Instituto Cultural Español* de Buenos Aires, ce qui lui offre une occasion de prendre un certain recul par rapport à l'ensemble de l'actualité européenne

La tragédie européenne et l'émergence d'une génération articulée sur l'histoire universelle en crise

En pleine guerre mondiale, ce premier voyage lui procure une nouvelle vision de l'Europe. Ancienne colonie européenne, l'Argentine lui apparaît désormais comme le creuset de flux migratoires européens successifs, tels une image virtuelle d'une Europe rajeunie au contact du Nouveau Monde dont l'Europe en crise devrait s'inspirer au lendemain de la guerre, et dont l'Espagne pourrait être le fer de lance, du fait de ses liens historiques et linguistiques avec le continent américain. Quelques mois avant l'entrée en guerre des États-Unis, Ortega regarde l'Amérique comme une promesse du futur européen et un « nuevo ingrediente listo para entrar en la historia del planeta. »³¹. Redevenu optimiste au contact du vitalisme de la jeunesse outre-Atlantique, il associe celle-ci au projet rénovateur qu'il avait imparti aux membres de sa génération en Espagne. La nouvelle dimension de celle-ci, désormais transnationale, s'investit alors d'une mission universelle : l'interprétation de la nouvelle histoire du monde, conçue comme une succession de crises et de plénitudes. Sa conférence intitulée « Novecentismo » fait ainsi coïncider l'avenir de la jeunesse de l'après-guerre avec les nouvelles mutations du XX^e siècle naissant :

« Tenemos por lo menos una dimensión común: la de la fecha, la de la época, el tiempo en que vivimos. Por nuestras venas corre la sangre de este siglo joven que padece iniciación tan turbulenta [...] El 1900 no significa sólo una cifra que varía en el calendario, es una nueva sensibilidad en los corazones [...] Por muy hondo que sea el fenómeno guerrero es más profundo el cambio de sensibilidad que trae una época »³².

²⁹ VII, 383.

³⁰ Voir l'essai « Democracia morbosa » O.C. II, 269-276.

³¹ O.C. II, 267.

³² VII, 546.

Ainsi la guerre ne peut-elle enrayer le rythme des générations modulé par les modifications de la sensibilité et des centres d'intérêts, mais les ravages inédits qu'elle produit, le conduit à considérer sa génération comme le condensé de la lutte qui s'exerce entre l'héritage du passé et le futur que l'on crée à une époque donnée. Autrement dit Ortega inscrit la notion de génération dans une sociabilité historique et collective qui commande des choix vitaux :

« Cuando la generación coincide con una crisis de la historia, el momento es gravísimo. Así acontece hoy [...] El pasado y la tradición tienen sobre nosotros una mística autoridad [...] Pero la historia nos exige ahora que rompamos con todo eso, que seguemos las amarras y nos lancemos a alta mar en ruta ignota [...] si no, si perpetuamente insistimos en el pasado, no llegará nunca a ser pasado ; la historia se estancará, y el paso apasionado de la vida quedará muerto en las venas del hombre. »³³.

On voit bien ici qu'Ortega est en train de fonder le sens de l'histoire sur une dynamique de la rupture générationnelle qui coexiste à tout grand environnement historique et plus particulièrement la guerre « convulsionnaire » qui sévit. Dans le cas précis de sa génération, la rupture idéologique se condense dans la formule explicitée quelques mois plus tôt dans *El Espectador* : « Nada moderno y muy siglo XX » qu'il expose auprès de son public argentin. Il critique les idéaux positivistes et utilitaristes du XIX^e siècle dont l'eschatologie scientiste confond le progrès scientifique et le progrès humain et dont l'intellectualisme abstrait ignore la réalité vitale de l'individu. Il leur oppose une conception perspectiviste de l'accès à la vérité tournée vers la perception de la réalité vécue. Il est persuadé que la réalité de la pensée ne saurait être uniforme ni se plier aux desiderata des idées reçues, ni à la sujétion du volontarisme rationnel. Il pense qu'il faut faire exploser le carcan de l'immobilisme moral, idéologique et social du XIX^e et trouver de nouvelles procédures d'adaptation à une vie inédite, et en cela, la guerre est une révélation, car les émotions poussées à l'extrême, les désirs, les idées qui surgissent dans les esprits comme un « embauchoir qui les élargis »³⁴ révèle la puissance de l'irrationnel des passions, de l'imaginaire. S'il reconnaît, contrairement à Max Scheler, que la guerre n'est pas une puissance créatrice³⁵, il soutient qu'elle n'a pas le pouvoir d'anéantir ce qui est « sérieusement » humain et qu'elle ne détruit pas les nouvelles formes de la vie virtuellement présentes avant son déclenchement lesquelles sont prêtes à éclore avec le XX^e siècle naissant et que symbolise le « novecentismo » qu'il voit soudainement surgir outre atlantique au contact des jeunes argentins :

³³ O.C. VII, 548.

³⁴ O.C. II, 193.

³⁵ En 1916 et 1917 dans *El Espectador*, il consacre plusieurs essais à l'ouvrage de Max Scheler Le génie de la guerre et la guerre allemande, O.C. II, 323-353.

« Los espíritus selectos que en la Península se esfuerzan por aumentar la cultura española deberían hacer la travesía de Atlántico a fin de reconfortarse. Estén seguros de que allende el mar no serán confundidos y cobrarán fe en el sentido de su esfuerzo. »³⁶.

L'expérience argentine en 1916, puis successivement l'expérience de la crise en 1917 en Espagne et de la Révolution russe qui bouleversent les rapports de force dans la guerre, ainsi que l'entrée des États Unis dans le conflit, confirment sa perception d'une réalité multiple et la vision d'une génération d'une amplitude mondiale regroupant une même classe d'âge libérée du carcan scientifique d'avant-guerre. En même temps le caractère tragique de la guerre et l'actualité espagnole le conduisent à conceptualiser une notion qui, jusque-là appartenait au registre de la généalogie. À l'occasion de la mort d'Azcarate, il associe sa propre génération nouvellement surgie du tréfonds du naufrage politique espagnol à celle d'une génération porteuse d'un avenir rédempteur en esquisant les premiers jalons d'une sociologie historique rythmée par les classes d'âge :

« El semblante de la vida cambia con cada generación. Trae cada una de ellas una peculiar sensibilidad, ciertas propensiones genuinas para el pensar y el sentir. Esto hace que valoren las cosas de distinta suerte y prefieran, los de hoy, ideas y obras de arte que los de ayer desestimaron, o sientan aversión por lo que éstos amaron. Y acontece que en el regazo de cada época, conviven tres generaciones: los abuelos, los padres y los hijos. Así hemos habitado el mismo girón del tiempo de los hombres de la República, los hombres de la Restauración, y los que aún tenemos blanco y sin armas el escudo. Pues bien, nada acaso indica mejor cual será el futuro español, como notar el hecho de que los hombres con el escudo blanco sentíamos mayor afinidad con los hombres de 1869 que con los restauradores. Y no era, ciertamente, su República lo que nos atraía, eran su sentido moral de la vida, su anhelo de saber y de meditar. Frente a ellos, los hombres educados en la Restauración parecían desmoralizados y frívolos, exentos de curiosidad y de estudio. Aquéllos fueron profesores, escritores, amigos del libro y de la idea. Estos eran y son abogados, negociantes, aficionados, a mínimas intrigas. »³⁷.

À partir de 1918 il visualise un nouveau type d'homme libéré des contraintes de la hiérarchie sociale : le soldat enterré dans la boue des tranchées découvrira que la moitié de son corps est celle d'un ouvrier qui désormais fera fi des privilèges de caste pour reconstruire sa patrie. Cette nouvelle génération réunira ainsi tous les hommes de bonne volonté unis pour le progrès économique et l'exaltation de la vie. La participation massive du peuple dans les tranchées comme dans les usines inspire au philosophe pour l'après-guerre, une mobilisation politique de tous les secteurs de la société, capable de modifier les rapports de force en Espagne comme en Europe grâce à une pratique plus mondialiste et libérale des relations entre les individus, promue

³⁶ O.C. II, 267.

³⁷ O.C. III, 32.

par une nouvelle génération animée par l'espérance de paix future. On peut ainsi avancer qu'à la lumière de l'évolution de la politique intérieure de l'Espagne depuis la crise de 1917 et celle des bouleversements politiques de l'Europe centrale et de la Russie de la fin de la guerre, le contenu des articles publiés par Ortega dans *El Sol* au cours de l'année 1918³⁸ montre qu'il est en train de transformer une notion catégorielle – sa génération – en protagoniste d'une nouvelle histoire du monde surgie de la crise guerrière. La « nouvelle » génération devient alors une « pratique de fraternité nationale », une « puissance suprême de nationalisation », une « orgueilleuse volonté d'être elle-même », un désir de coïncider avec une certaine préparation du futur » qui réunira les hommes de « toute origine », les « amis de la vie ». Au sortir de la guerre la génération se dresse comme un parangon salvateur pour cet intellectuel en quête d'un point d'ancrage dans la société bouleversée du moment. Pour lui, la guerre a élevé sa génération au grade de sujet historique parce qu'elle est devenue solidaire de celle qui, après un sacrifice sanglant, prendra en main la transformation du monde désormais appelé à s'unir dans la ligue des Nations.

La guerre amplifie ainsi sa volonté d'êtreindre les incessantes variations de l'homme face au bouleversement moral et spirituel que constitue sa mondialisation ; elle l'incite à conjuguer progressivement l'instrumentalisation du terme « génération » pratiquée depuis 1909 pour mobiliser les intellectuels d'une même classe d'âge et la détermination d'un concept d'interprétation de l'histoire nationale et de l'histoire universelle, cette expérience lui fait percevoir que l'idée de génération permet de faire coïncider l'existence individuelle et l'existence historique qui réunit l'ensemble des individus dans une communauté de destin.

Ainsi la guerre de 1914 dont Ortega est un des premiers penseurs à prédire l'issue lointaine et douteuse, lui fait percevoir brutalement la faiblesse du rôle de la pensée face à un conflit qui dépasse l'entendement du philosophe, à un moment où il s'apprête à assumer le rôle d'éclaireur d'une génération appelée à répondre aux défis du destin national espagnol. Se refusant à tout atermoiement pacifiste, sans pour autant minimiser les conséquences désastreuses du conflit, celui-ci l'incite à approfondir sa quête philosophique de la vérité et de l'appréhension de la réalité en structurant sa réflexion autour du sens de l'existence et de l'histoire humaine, tout en cherchant à enrayer le phénomène d'embrigadement de la liberté individuelle entraînée par la guerre.

³⁸ O.C. III, p. 45-183.

Le spectacle de la guerre et l'observatoire argentin confirment son intuition que la réalité vécue ne saurait être uniformément perçue et que l'accession à la vérité ne saurait être que le résultat de la perception d'une réalité multiple qu'il définit sous le terme de perspectivisme. Son expérience argentine lui inspire également le protagonisme d'une génération d'une amplitude nouvelle regroupant une même classe d'âge universelle revenue de positivisme d'avant-guerre, et porteuse d'une nouvelle vision du futur. De retour en Espagne, le caractère particulièrement tragique de l'évolution de la guerre, les crises politiques et sociales rencontrées en Europe et en Russie, ainsi que la crise espagnole de 1917 le conduisent à conceptualiser une notion qui jusque-là appartenait au registre de la généalogie.

En effet la sensation d'un futur énigmatique suscitée par les bouleversements sociaux européens et plus particulièrement en Espagne le conduit à chercher à reconstruire les contours historiques de sa propre génération face aux générations précédentes en procédant à une nomenclature par classes d'âge qui aboutit dès 1921³⁹ à une conception de l'histoire fondée sur l'étude des générations. De son point de vue, la guerre et ses conséquences a mis en évidence l'échec d'une vision du futur fondée sur les progrès de la science et de la technique qui n'a pas su mesurer la complexité de la condition humaine. Pour lui, celle-ci peut être prise en compte grâce à l'étude des générations, car c'est à travers elles que l'existence individuelle se porte à l'existence collective et donc historique. Au lendemain de la guerre, la crise existentielle de l'Europe désormais patente aux yeux des intellectuels implique selon lui la conception d'une histoire fondée sur l'étude des générations. En 1933, dans le contexte de la crise politique, sociale et économique qui sévit en Europe, il confère officiellement à la génération un statut de catégorie historique en tant qu'instrument de compréhension d'une histoire désormais conçue comme une succession de crises et de plénitudes.

De fait, à cette date Ortega établit une sorte de bilan de son œuvre politique et philosophique, et fait état de sa propre expérience générationnelle en temps de crise. Il rappelle comment l'inévitable immersion de sa génération dans le flux historique met en évidence le lien entre l'empirisme de l'intervention politique d'une classe d'âge et l'instrument conceptuel, qui permet d'expliquer l'histoire des mentalités d'une période : « Hay generaciones cuyo destino consiste en romper el aislamiento de un pueblo y llevarlo a convivir espiritualmente con otros, integrándolo

³⁹ *El tema de nuestro tiempo*, publié en 1923, dans lequel Ortega développe sa conception de l'idée des générations, reprends la série de cours dispensés à l'Université de Madrid en 1921. (voir *Notas a la edición*, O.C. III, p. 931-933).

así en una unidad moral mucho más amplia, metiéndolo por decir así, de su historia retraída, particular y casera, en el ámbito gigantesco de la historia universal »⁴⁰.

En tout état de cause et tout en tenant compte des réserves des historiens quant à la théorie des générations, on ne saurait reprocher à Ortega, à l'instar de nombreux penseurs de son époque, d'avoir cherché à déterminer les conditions de mise en œuvre d'une histoire interprétative et compréhensive du devenir humain, en tentant d'articuler l'histoire individuelle à l'histoire collective des peuples d'Occident. On peut avancer en ce sens qu'il anticipe la future réflexion de Marc Bloch sur les grands états d'âmes collectifs ainsi que la recherche herméneutique initiée entre les deux guerres par les philosophes allemands et français. À ce titre, l'évènement de la première guerre mondiale a modifié chez lui comme chez ses contemporains la manière de penser l'évolution de l'histoire et les moyens à mettre en œuvre pour en déterminer le sens.

⁴⁰ O.C. VI. 394. Cette citation appartient à l'ouvrage *En torno a Galileo* publié en 1947, qui reproduit les cours dispensés par Ortega en 1933 à Madrid ainsi que d'autres écrits postérieurs.